

DOI: <http://dx.doi.org/10.18817/ot.v14i24.605>

**LES ANNÉES 1980 OU LE TEMPS DE L'INNOCENCE** : un tournant sociétal dans l'histoire du trafic de drogue au Mexique<sup>1</sup>

**OS ANOS 1980 OU O TEMPO DA INOCÊNCIA**: uma virada societal na história do tráfico de droga no México

**THE 1980s OR THE AGE OF INNOCENCE**: a societal turning point in the history of drug trafficking in Mexico

**LOS AÑOS 1980 O EL TIEMPO DE LA INOCENCIA**: un giro societal en la historia del tráfico de drogas en México

SABINE GUEZ

Docteure en anthropologie

Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux, EHESS

[sabineguez@gmail.fr](mailto:sabineguez@gmail.fr)

**Résumé** : Cet article décrit une époque charnière dans l'histoire sociale et politique du négoce de la drogue au Mexique : les années 1980, temps de l'engouement irréfléchi, tous milieux socioéconomiques confondus, pour les trafiquants de drogue, et une période de grande transparence des accointances d'une partie de l'élite au sein du crime organisé. L'intérêt suscité par ses retombées financières se diffuse alors au sein de l'État comme en dehors, et des liens institutionnels se doublent de relations d'affaires, d'amitié, d'amour. L'essor du trafic de la cocaïne dans les années 1980 et les transformations sociales en lien avec la corruption qu'il engendra sont appréhendés à travers les cheminements biographiques de plusieurs protagonistes. Je défends l'idée que le mouvement vers l'autonomie des trafiquants de drogue remonte à cette époque et qu'il est corrélé à la densification du maillage des participations de près ou de loin à une activité qui devint alors plus que jamais collective.

**Mots-clés**: Mondes du trafic de drogue. Société mexicaine. Ciudad Juárez.

**Resumo**: Este artigo descreve uma época crucial na história social e política do negócio da droga no México: os anos 1980, tempo de um entusiasmo insano pelos traficantes de droga, vivido por diversos meios socioeconômicos, e um período de grande transparência dos vínculos de uma parte da elite com o crime organizado. O interesse despertado pelos benefícios financeiros, decorrentes desse negócio, se difunde dentro e fora do Estado, e algumas relações institucionais vêm acompanhadas de relações comerciais, de amizade, de amor. A expansão do tráfico de cocaína nos anos 1980 e as transformações sociais ligadas à corrupção que ele produzira são apreendidas através dos percursos biográficos de diversos protagonistas. Defendemos a ideia de que o movimento de autonomização dos traficantes de droga data dessa época e que ele é correlacionado à densificação da rede das participações, diretas ou indiretas, em uma atividade que se torna, mais do que nunca, coletiva.

**Palavras-chave**: Mundos do Tráfico de Drogas. Sociedade Mexicana. Cidade Juárez.

**Abstract**: This article describes a key moment in the sociopolitical history of drug trafficking in Mexico: the 1980s, a decade of heedless enthusiasm for drug traffickers – regardless of socioeconomic background – and a time when sections of the social, economic, political elites and organized crime

<sup>1</sup> Artigo submetido à avaliação em junho de 2017 e aprovado para publicação em novembro de 2017.

intermingled with great transparency. Interest in the trade's financial benefits spread inside and outside of the state, and institutional links doubled as business ties, friendships, love affairs. The rise of cocaine trafficking in the 1980s and the social transformations brought about by the corruption it engendered are apprehended via the biographical journeys of several protagonists. The movement toward the autonomy of drug traffickers is traced back to this moment in time, and analyzed in correlation with the then growing network of participants, both direct and indirect, making drug trafficking an increasingly collective activity in Mexico.

**Keywords:** Drug trafficking worlds. Mexican society. Ciudad Juárez.

**Resumen:** Este artículo describe un momento clave en la historia social y política del negocio de las drogas en México: los años 1980. Fue la década del entusiasmo irreflexivo, en que participan todas las clases sociales, y cuando la interpenetración entre traficantes y una parte de la élite social, económica y política se da con mucha transparencia. El interés que sus repercusiones financieras despiertan se difunde tanto dentro como fuera del Estado, y a los vínculos institucionales se añaden asuntos de negocios y relaciones de amistad y amor. El auge del tráfico de cocaína en los años 1980 y las transformaciones sociales vinculadas con la corrupción generada por ese auge, son comprendidos a través de las secuencias biográficas de diversos protagonistas. Defendemos la idea de que el movimiento de autonomización de los traficantes de droga data de esa época y que está correlacionado con la densificación de la red de las participaciones, ya sea directa o indirectamente, en una actividad como nunca colectiva.

**Palabras clave:** Mundos del tráfico de drogas. Sociedad mexicana. Ciudad Juárez.

« L'empire vert fleurissait comme la maquila<sup>2</sup> à Juárez, à toute vitesse.<sup>3</sup> »

–*Money talks and shit walks* (L'argent a toujours le dernier mot). *C'est la réalité des choses. [...] A l'époque, tout le monde – depuis les coiffeurs... parce qu'on imagine les petites amies, les épouses, les belles-sœurs avec toutes ces quinceañeras<sup>4</sup>, ces grands mariages, toutes ces fêtes... et toutes ces femmes aux as, c'est à dire que lorsque régnaient ces narcos – Rafael, Gilberto, tous ceux-là – ils arrosaient partout, ça enchantait les gens parce qu'y en avait pour tout le monde. [...] Des coiffeurs jusqu'à la douane, qui était une place très forte alors car l'activité battait son plein là aussi [...]*<sup>5</sup>.

Dans cet article je me propose d'évoquer une époque charnière dans l'histoire sociale et politique du négoce de la drogue au Mexique, les années 1980 : temps de l'engouement et de l'émerveillement assumés, transparents, débridés, devant les trafiquants de drogue. Ce sont les années où leur argent exerça tout son pouvoir par le moyen de la corruption, notamment liée à l'essor prodigieux du trafic de la cocaïne sud-américaine et à son transit via le Mexique en direction des États-Unis. Pouvoir corrompeur de haut en bas de l'échelle sociale dans le Mexique septentrional. Comme le dit Diana, citée en épigraphe, une petite-nièce de gouverneur elle-même séduite par un trafiquant de renom qu'elle finit par épouser, fréquenter les trafiquants, au sein des classes privilégiées mais pas uniquement celles-là, était dans l'air du temps, un choix étincelant, fascinant : *–It was the in thing, it was all glittering, it was fun [...]*<sup>6</sup>.

Je décrirai donc plusieurs facettes de ces années 1980, où s'accroît la compénétration du trafic de drogue et de la société frontalière dans la région de Ciudad Juárez, dans le Nord mexicain. Mon dessein sera d'éclairer ce temps de l'innocence dans le rapport que les individus entretenaient au négoce des stupéfiants, et ses répercussions collectives jusqu'à nos jours.

Pour comprendre ce moment historique, quand le négoce de la drogue devint une activité embarquant un nombre croissant de personnes, je présenterai une poignée de

<sup>2</sup> Maquila: diminutif de *maquiladora*, employé dans le registre de langue courant pour désigner une usine d'assemblage ou comme ici toute l'industrie d'exportation, en plein essor à Ciudad Juárez dans la décennie des années 1980.

<sup>3</sup> ARJONA, A. *Delincuentes, historias del narcotráfico*. Ciudad Juárez: Al Límite Editores, 2005.

<sup>4</sup> Célébration des 15 ans d'une jeune fille.

<sup>5</sup> Diana, à propos du pouvoir d'attraction des trafiquants de drogue à Ciudad Juárez dans les années 1980 Entretien, 24 juillet 2006.

<sup>6</sup> Ibid. En français, *–C'était le truc à la mode, ce qui se faisait, scintillant, on s'amusait...*

situations ou parcours individuels et j'exposerai les « réseaux de contexte<sup>7</sup> » au sein desquels ils prennent tout leur sens. Je m'interrogerai ensuite sur le mouvement vers l'autonomie des trafiquants dans leur rapport à l'État mexicain, qui exerçait alors sur eux un contrôle strict et fort. Je défendrai l'idée que ce mouvement est corrélé aux transformations sociales induites par la multiplication des participations au trafic de drogue à l'époque. Mais dans un premier temps, je vais d'abord opérer un détour par la littérature sur ce trafic et des considérations d'ordres théorique et méthodologique.

### Littérature et théorie

Jusqu'au milieu des années 2000, le gros des recherches scientifiques sur le trafic de drogue au Mexique portait sur la relation entre les champs de la politique et du narcotrafic et ses mécanismes de fonctionnement (voir notamment Flores Pérez, et les travaux de sociohistoire d'Astorga qui se détachent du lot en raison de leur amplitude : ils embrassent le pays dans son entier et tout le vingtième siècle)<sup>8</sup>. Puis l'hyperviolence à partir de la mandature du président Felipe Calderón (2006-2012) a relancé la production scientifique comme journalistique sur deux thèmes : les violences en lien avec la guerre contre les drogues et leur négoce au Mexique ont été l'objet d'un nombre grandissant d'études<sup>9</sup>. Un deuxième thème

---

<sup>7</sup> DESMARTIS, M. *Une chasse au pouvoir: Chronique politique d'un village de France*. Toulouse: Anacharsis, 2012. p. 19.

<sup>8</sup> FLORES PÉREZ, C. A. *El Estado en crisis: crimen organizado y política*. Desafíos para la consolidación democrática. 2005. Thèse (doctorale en sciences politiques et sociales) - Universidad Nacional Autónoma de México, México, 2005; ASTORGA, L. A. *Drug Trafficking in Mexico: A First General Assessment*. 1999. *MOST Discussion Paper*. Disponible en: <http://www.unesco.org/most/astorga.htm>; Id. *Organized Crime and the Organization of Crime*. In: BAILEY, John; GODSON, Roy (Dir.). *Organized crime & democratic governability: Mexico and the U.S. Mexican Borderlands*. Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 2000. p. 58-82; Id. *The Field of Drug Trafficking in Mexico*. In: GEFFRAY et al. (Dir.). *Globalisation, drugs and criminalisation, final research Report on Brazil, China, India and Mexico*. *MOST-drugs Programme*. Paris: UNESCO, 2002. v. 1, p. 54-75; Id. *Drogas sin fronteras*. México: Grijalbo, 2003; Id. *El siglo de las drogas*, México: Plaza & Janés, 2005 [1996].

<sup>9</sup> SNYDER, R.; DURAN-MARTINEZ, A. Does illegality breed violence? Drug trafficking and state-sponsored protection rackets. *Crime, Law and Social Change*, n. 52, p. 253-273, 2009; BOWDEN, C., *Murder City. Ciudad Juárez and the Global Economy's New Killing Fields*. Nueva York: Nation Books, 2010; RODRÍGUEZ NIETO, S., *La fábrica del crimen*. México: Planeta, 2012; BALDERAS, J., *Discursos y narrativas sobre violencia, miedo e inseguridad en México: una mirada a Ciudad Juárez*. 2012. Tesis (Doctorado) - Université de Leide, 2012; VOETEN, T., *Narco Estado: Drug Violence in Mexico*. Tiel; Belgique: Lannoo Publishers 2012; CALZOLAIO, C., *Ethnographier la violence d'État: récits et expériences des victimes de la lutte contre le narcotrafic à Ciudad Juárez, Mexique*. *Cultures & Conflits*, n. 103-104, automne/hiver, 2016; MENDOZA ROCKWELL, N. *Microhistoria de la violencia en Altar, Sonora*. In: AGUILAR, José Antonio (Dir.). *Las bases sociales del crimen organizado y la violencia en México*. México: Secretaría de Seguridad Pública Federal, Centro de Investigación y Estudios de Seguridad, p. 247-271, 2012; RIOS CONTRERAS, V., *How Government Structure Encourages Criminal Violence: The causes of Mexico's Drug War*. 2013. Thèse (Doctorat en Science Politique)- Université de Harvard. Disponible en : [http://dash.harvard.edu/bitstream/handle/1/11156675/RiosContreras\\_gsas.harvard\\_0084L\\_10752.pdf?sequence=1](http://dash.harvard.edu/bitstream/handle/1/11156675/RiosContreras_gsas.harvard_0084L_10752.pdf?sequence=1), 2013; AINSLIE, R. C. *The fight to save Juárez: life in the heart of Mexico's drug war*. Austin: University of

domine les recherches réalisées depuis lors : la militarisation du combat contre le trafic de drogue<sup>10</sup>. Peu nombreux sont les travaux qui se sont intéressés à l'histoire sociale du trafic de drogue au Mexique à partir d'ethnographies<sup>11</sup>.

A l'instar d'Astorga<sup>12</sup> et Flores Pérez<sup>13</sup>, le présent travail privilégie une approche historique en vue de comprendre le phénomène du trafic de drogue au Mexique et ses interactions avec les champs de la politique et de la société. Leurs travaux et le mien<sup>14</sup> permettent de situer historiquement les trajectoires que nous évoquerons plus avant. Ces ébauches de portraits nous transporteront dans ces années 1980, une période de changement économique et social en lien avec l'histoire du trafic de drogue aux échelles nationale et locale.

Au cours de multiples séjours à Ciudad Juárez dont le premier remonte à 1998, puis, à partir du milieu des années 2000 dans le cadre d'une recherche doctorale sur le trafic de drogue dans cette région, un grand nombre de frontaliers me parlèrent de Ciudad Juárez dans les années 1980. Ils avaient vécu ce boom du trafic de drogue et en particulier de cocaïne. Parmi eux, Diana, mais aussi de simples passeurs et d'autres participants de plus loin, voire à la marge de cette activité prohibée. A la lumière de toutes leurs histoires individuelles, les années 1980 ressortent comme celles de l'incorporation de frontaliers dans des « *structures d'activité collective*<sup>15</sup> » plus ou moins proches du centre de gravité du narcotrafic, dans des modalités et des fonctions variées. De même que les mondes de l'art font intervenir un grand nombre de personnes dont la plupart ne sont pas des artistes, le narcotrafic est inscrit à la croisée de mondes du travail dont les acteurs sans être tous des trafiquants – et souvent sans penser avoir partie liée avec les trafiquants – concourent d'une manière plus ou moins

Texas Press, 2013; CAMPBELL, H. Narco-propaganda in the Mexican "Drug War": An anthropological perspective. *Latin American Perspectives*, v. 41, n. 2, p. 60-77, 2014.

<sup>10</sup> ASTORGA, L. A. *¿Qué querían que hiciera?: Inseguridad y delincuencia organizada en el gobierno de Felipe Calderón*. México: Grijalbo, 2015; MALDONADO ARANDA, S. Drogas, violencia y militarización en el México rural. El caso de Michoacán. *Revista mexicana de sociología*, v. 74, n. 1, p. 5-39, 2012.

<sup>11</sup> MENDOZA ROCKWELL, N. *Conversaciones del desierto, cultura, moral y tráfico de drogas*. México: CIDE, 2008; CAMPBELL, H., *Drug War Zone: Frontline Dispatches from the Streets of El Paso and Juárez*, Austin: University of Texas Press, 2009; MALKIN, V. Narcotrafficking, migration, and modernity in rural Mexico, *Latin American Perspectives*, v. 28, n. 4, p. 101-128, 2011; McDONALD, J. The narcoeconomy and small-town, rural Mexico. *Human Organization*, v. 64, n. 2, p. 115- 125, 2005; RICHARDSON, C., RESENDIZ, R. *On the Edge of the Law, Culture, Labor, and Deviance on the South Texas Border*. Austin: University of Texas Press, 2006; VELASCO ORTIZ, L.; CONTRERAS, Ó. F. (Dir.). *Mexican voices of the border region*. Philadelphia: Temple University Press, 2011. Pour un état de l'art exhaustif, voir GUEZ, S., *Une anthropologie de l'ordinaire du trafic de drogue à la frontière Mexique-États-Unis*, thèse de doctorat, 2016, à paraître.

<sup>12</sup> ASTORGA, op. cit.

<sup>13</sup> FLORES PÉREZ, op. cit.; Id. *Historias de polvo y sangre: Génesis y evolución del tráfico de drogas en el estado de Tamaulipas*. México: CIESAS, 2013.

<sup>14</sup> GUEZ, op. cit.

<sup>15</sup> BECKER, H. S. *Les mondes de l'art*. Paris: Flammarion, 1988 [1982]. p. 27.

lointaine ou essentielle à ce négoce illégal<sup>16</sup>. L'étude de leurs trajectoires permet de constater, en suivant un raisonnement à la Howard Becker, qu'à partir de cette époque dans le Nord mexicain, des personnes dont les professions avaient été a priori distantes du centre de gravité du narcotrafic, furent sollicitées en nombre croissant pour accomplir des tâches étroitement liées à son essor. Les options de travail au carrefour de métiers et de services nécessaires à la mise en œuvre du trafic de stupéfiants se diversifièrent et diffusèrent horizontalement. Et à mesure que des formes d'emplois liées à cet essor se normalisèrent, parfois à la lisière du narcotrafic, d'autres fois hors-la-loi, que des frontaliers acquiescèrent – ou refusèrent – une offre, une communauté d'expérience se dessina, construite de proche en proche. Acquiescement ou refus des occasions qui s'offraient à vous de participer, il y avait eu cette contrainte (qui serait de plus en plus forte au fil des années) : se positionner, se définir, dire qui l'on est et ce que l'on pense à l'égard de cette option, et assumer les conséquences de son choix. Les années 1980 et suivantes virent ainsi la formation à Ciudad Juárez–El Paso d'une conurbation de personnes de plus en plus nombreuses à avoir en commun ces expériences, réflexives et pratiques, en relation avec ce champ d'activité. Cette histoire collective prit place dans un contexte conjoncturel et structurel précis sur lequel nous reviendrons : de crises multiples, sur les fronts économique et politique, et surtout d'un État qui sous couvert de le combattre autorisait le négoce des drogues depuis qu'elles étaient interdites<sup>17</sup>.

## Méthodologie

Ces observations, et la thèse d'un tournant social dans l'histoire du trafic de drogue au Mexique dans ces années, découlent de choix méthodologiques. L'historien Thomas Carlyle écrivait que « *la vie sociale est le résultat de toutes les vies individuelles qui composent la société*<sup>18</sup> ». Dans mon travail j'ai pris le parti de multiplier et croiser les points de vue, les regards individuels au prisme desquels une dynamique sociohistorique se fait jour dans la région de Ciudad Juárez, côté Mexique, et El Paso, côté États-Unis. Je me penche sur le commun, l'habituel et ce qui dans le passé proche l'éclaire dans cette région frontalière, un espace sociopolitique reconfiguré par la double donne de l'industrialisation *maquiladora* et de

<sup>16</sup> Ibid. Chapitre un.

<sup>17</sup> ASTORGA. *El siglo...* op. cit.; SCHMIDT, S.; SPECTOR, C. Authorized Crime. Mexico. A Paradigm to Explain Violence. *Mexico and the World*, v. 18, n. 6, 2013. Disponible en: [http://www.profmex.org/mexicoandtheworld/volume18/6fall2013/Authorized\\_Crime\\_in\\_Mexico.pdf](http://www.profmex.org/mexicoandtheworld/volume18/6fall2013/Authorized_Crime_in_Mexico.pdf), 2013.

<sup>18</sup> « On History » Critical and Miscellaneous Essays. Londres: Chapman & Hall, 1830, v. 2, p. 255 apud LORIGA, S. La biographie comme problème. In: REVEL, J. (Dir.). *Jeux d'échelles: La micro-analyse à l'expérience*. Paris: Éd. de l'EHESS; Gallimard-Seuil, 1996. p. 215.

l'emprise socioéconomique du trafic de drogue. Les recherches dans le champ des études sur le trafic de drogue au Mexique avec lesquelles mon travail entretient un plus haut degré de parenté – celles déjà citées d'Astorga et de Flores Pérez, Mendoza Rockwell, Campbell<sup>19</sup> – privilégient une approche méthodologique ou bien mobilisent une combinaison d'approches. Je fais aussi feu de tout bois (archives, entretiens, ethnographie, histoire orale) et, dans la lignée de l'approche historisante de l'anthropologie prônée par Bensa, je m'attache à des individualités, au rôle de chacun, pour accéder au « *passé en tant qu'il fut un présent*<sup>20</sup> ». Accéder à ce présent passé (ou passé actif) est l'un des objectifs de ma recherche qui repose à parts égales sur « *une ethnographie rétrospective et [...] une ethnographie du temps présent*<sup>21</sup> ». A l'heure de restituer les fruits du travail d'enquête, mes outils heuristiques sont la narration, le portrait, les dialogues, et l'accent est mis sur ce que font ou firent les gens<sup>22</sup>.

### ***Potentialités heuristiques de la biographie : saisir l'esprit d'une époque à partir de portraits***

Le « pari biographique » a inspiré de nombreux historiens<sup>23</sup>, sociologues et anthropologues<sup>24</sup>. Plusieurs de ces ouvrages, des travaux de micro-histoire et d'histoire du quotidien<sup>25</sup>, des écrits d'histoire orale<sup>26</sup> ou littéraires<sup>27</sup> m'ont à leur tour inspirée et sans doute aussi autorisée à l'heure de choisir cette méthode de présentation et d'analyse de mon matériau ethnographique. La fonction heuristique de la biographie me semble bien résumée en ces quelques mots de Bède le Vénérable : cet historien au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup> disait qu'elle

<sup>19</sup> ASTORGA, op. cit.; FLORES PÉREZ op. cit.; MENDOZA ROCKWELL. *Conversaciones...* op. cit.; CAMPBELL. *Drug War...* op. cit.

<sup>20</sup> BENSA, A. De la micro-histoire vers une anthropologie critique. In: J. Revel (Dir.). *Jeux d'échelles: La micro-analyse à l'expérience*. Paris: Éd. de l'EHESS; Gallimard-Seuil, 1996. p. 57.

<sup>21</sup> LE CAISNE, L. L'histoire du pays. Inceste et commérage. *Ethnologie française*, n. 153 (automne), p. 523-535, 2015. p. 524.

<sup>22</sup> BAZIN, J. *Des clous dans la Joconde*. Toulouse: Anacharsis, 2008.

<sup>23</sup> Cf. LORIGA, op. cit.

<sup>24</sup> SHAW, C. R. *The Jack-Roller: a delinquent boy's Own Story*. Chicago: University of Chicago Press, 1966 [1930]; MINTZ, S. W. *Working in the Cane: a Puerto Rican Life History*. Nueva York: W. W. Norton & Company, 1974 [1960]; CRAPANZANO, V. *Tuhami: Portrait of a Moroccan*. Chicago: University of Chicago Press, 1980; ADLER HELLMAN, J. *Mexican Lives*. Nueva York: New Press, 1994; BOURGOIS, P. *In Search of Respect: Selling Crack in El Barrio*. Cambridge: Cambridge University Press, 2003 [1996]; CONGOSTE, M., *Le vol et la morale: L'ordinaire d'un voleur*. Toulouse: Anacharsis, 2012.

<sup>25</sup> GINZBURG, C. *Le fromage et les vers: L'univers d'un meunier du 16<sup>e</sup> siècle*. Paris: Aubier, 1980; LEVI, G., *Le pouvoir au village: Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris: Gallimard, 1989; LÜDTKE, A. (Dir.). *Histoire du quotidien*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1994 [1989].

<sup>26</sup> TAKAKI, R. *A larger memory: a history of our diversity, with voices*. Boston: Little Brown, 1998; TERKEL, S. *Working: People talk about what they do all day and how they feel about what they do*. Nueva York: Free Press, 2004 [1974]; LOUDON, M. *Secrets and lives: Middle England revealed*. Londres: Macmillan, 2000.

<sup>27</sup> SALVAYRE, L. *Sept femmes*. Paris: Perrin, 2013; TODOROV, T. *La signature humaine*. Paris: Seuil, 2009.

<sup>28</sup> Cité par LORIGA, op. cit. p. 213.

« n'était pas autre chose que de l'histoire observée de plus près ». Le portrait « comme modalité de saisie de l'expérience humaine » peut aussi éclairer « la relation entre l'individu et le collectif, entre un vécu personnel et une société. L'ambition, écrivent à propos du portrait Massard-Vincent, Camelin, Jungen, trois anthropologues, est de contribuer à la fois à la connaissance et à la compréhension de la complexité sociale à partir de l'unité d'expérience qu'offre l'être humain, en proposant une forme d'anthropographie, à savoir une manière de décrire, et sur-tout d'écrire l'homme en société<sup>29</sup> ».

Ma recherche réunit donc des portraits : parfois courts, proches de la vignette (ce sera le cas dans le présent article), d'autres fois plus longs, et d'autres fois encore « plan(s) rapproché(s) d'une seule personne<sup>30</sup> ». De cette manière, des métiers du trafic de drogue ou des occupations qui lui sont connexes sont évoqués, parfois seulement en pointillé. Dans cette mosaïque de portraits, on rencontre des trafiquants et aussi un ensemble de personnages qui ne manipulent jamais les drogues mais sont intéressés à leur trafic parfois de manière indirecte, à la marge de ce négoce. Car les trafiquants sont en lien avec une multitude de « chaînes de coopération<sup>31</sup> » et il y a en matière de trafic de drogue comme d'art une « segmentation très poussée des tâches<sup>32</sup> ». Tâches en très grand nombre depuis celles effectuées par le cultivateur jusqu'à celles réalisées par le consommateur final. Mon travail vise à incarner « la simultanéité et la complexité de relations sociales sans lesquelles le champ du trafic de drogues prohibées n'existerait pas comme tel<sup>33</sup> », dans des trajectoires d'individus qui se déroulent en autant de mondes du narcotrafic, à plusieurs époques.

Longs ou courts, ces portraits permettent l'exploration d'un champ social – le trafic de drogue – par le biais de l'expérience intime qu'en font des personnages. L'idée sous-jacente au choix de la biographie, chaque fois resituée socialement et historiquement, l'idée autrement dit sous-jacente au croisement du micro et du macro, est de faciliter l'éclairage réciproque d'histoires individuelles et de l'histoire d'un champ. Ces points de vue individuels, pris ensemble, produisent une manière d'histoire orale à plusieurs voix, un chœur polyphonique. A partir d'une poignée de cas je tenterai donc ci-après d'éclairer un moment précis de l'histoire centenaire de la prohibition des drogues à Ciudad Juárez et El Paso : les années 1980. Les propos de plusieurs de mes interlocuteurs m'ont en effet amenée à penser

<sup>29</sup> MASSARD-VINCENT, J., CAMELIN, S., JUNGEN, C. (Dir.). *Portraits*. Esquisses anthropologiques. Paris: Éditions Pétra, 2011. p. 13.

<sup>30</sup> MASSARD-VINCENT, J. *Edie, une vie anglaise*. Du portrait comme ethnographie. Montreuil: Aux Lieux d'Être, 2008. p. 23.

<sup>31</sup> BECKER, op. cit., p. 49.

<sup>32</sup> Ibid., p. 33.

<sup>33</sup> ASTORGA. *El siglo...* op. cit., p. 158.

que ces années recèlent des clés pour comprendre les transformations du champ du trafic de drogue au Mexique et, partant, de la société frontalière, jusqu'à l'hyperviolence à Ciudad Juárez à la fin des années 2000.

### **Le temps de l'innocence : parcours et situations dans le contexte des années 1980**

Un faisceau de changements profonds et d'enjeux à la croisée des champs du trafic de drogue, de l'économie et de l'évolution des mœurs peuvent nous guider dans la compréhension de l'exaltation dont les trafiquants sont l'objet au tournant des années 1970 à 1980 et par la suite. Je décrirai à grands traits le contexte de cette époque et, sur cet arrière-plan structurel et conjoncturel, je présenterai des situations et parcours individuels, dans des vignettes.

Dans le domaine des mentalités, d'abord : le tournant des années 1960 à 1970 a vu l'usage récréatif des drogues entériné aux États-Unis par quelque 26 millions de fumeurs de marijuana, huit millions de consommateurs de LSD<sup>34</sup>. Un mouvement historique, un phénomène culturel transfrontalier. Pour les millions de partisans de la contre-culture, la consommation de psychotropes dans les années 1970 va de pair avec la bienveillance à l'égard de leur commerce, assortie d'une dose d'admiration devant les entrepreneurs de la drogue les plus brillants. On peut déjà faire remonter ici, à cette libéralisation et célébration des pratiques de consommation de certaines drogues, les prémices du relâchement normatif (relatif aux rapports socioéconomiques avec les trafiquants) qui sera ostensible à la frontière Ciudad Juárez–El Paso, toutes classes sociales confondues, dans les années 1980. La liberté d'association avec les trafiquants, cette ambiance permissive de franche mixité sociale, éclatantes à ce moment-là dans cette région, sont ainsi une tendance au long cours, en préparation depuis deux décennies.

Dans le champ du trafic de drogue, ensuite, l'explosion de la demande de cannabis, une culture qui commande l'emploi d'une main d'œuvre nombreuse, et de la demande d'héroïne (notamment parmi les vétérans étatsuniens de la Guerre du Viêt-nam) favorise les producteurs mexicains. Le développement des organisations criminelles mexicaines qui cultivent et exportent le pavot fait aussi suite au démantèlement de la « French Connection »

---

<sup>34</sup> Selon l'enquête de la *National Commission on Marijuana and Drug Abuse* réalisée en 1970, In: ESCOHOTADO, Antonio. *Historia general de las drogas*. Madrid: Espasa-Calpe, 2008. p. 863.

sur la route turque de l'héroïne<sup>35</sup>. Dans la deuxième moitié de la décennie 1970, le Mexique fournit environ 70% de la marijuana et 70 à 80% de l'héroïne consommées aux États-Unis<sup>36</sup>. Au début des années 1980, débute en outre la surveillance renforcée de leur côte Est par les forces de sécurité étatsuniennes et la fermeture progressive du Détroit de Floride aux passeurs de cocaïne colombiens. Cela aura pour corollaire de dévier la route de la cocaïne sud-américaine vers le Mexique<sup>37</sup>.

La passion pour cette drogue, un problème du point de vue étatsunien, fera la fortune des trafiquants mexicains, producteurs d'héroïne et de marijuana, certes, mais surtout contrebandiers d'exception dont l'atout premier, le produit phare devient, dans ce nouveau contexte, une frontière de 3 326 kilomètres avec les États-Unis. Ciudad Juárez, à 31° de latitude Nord, est sise presque à mi-chemin de ce long territoire commun aux deux pays.

L'expansion du trafic de drogue au Mexique entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1980 tient ainsi à la modification des routes transcontinentales de la cocaïne et à l'augmentation de sa demande aux États-Unis. Cette expansion est favorisée par au moins deux autres facteurs<sup>38</sup> : la dispersion à travers tout le territoire national de trafiquants pour beaucoup *sinaloenses*, par contrecoup de l'Opération Condor (1975-1977), une campagne militaire d'éradication des cultures de plantes psychotropes, en particulier dans ledit Triangle d'or formé par les États de Sinaloa, Durango et Chihuahua ; et la participation croissante au trafic de drogue des structures de sécurité mexicaines formellement investies de la charge de le combattre. Un troisième facteur probable a récemment été mis au jour mais reste peu étudié par les sciences sociales : les aventures nicaraguayennes de la CIA<sup>39</sup>.

---

<sup>35</sup> Il s'agissait d'une multitude de réseaux d'acteurs concourant au trafic de l'héroïne depuis l'Orient vers l'Amérique du Nord *via* la France. La morphine-base provenant de Turquie, de Syrie, d'Indochine, une fois transformée en héroïne dans des laboratoires du sud de la France était réexportée vers les États-Unis et le Canada. Ce circuit multinational où le crime organisé français et corse jouait un rôle de premier plan, allié à la mafia italo-américaine, contrôlait l'essentiel du négoce de l'héroïne consommée aux États-Unis jusqu'à son démantèlement au milieu des années 1970.

<sup>36</sup> CRAIG, Richard B. La campaña permanente: Mexico's Antidrug Campaign. *Journal of Interamerican Studies and World Affairs*, v. 20, n. 2, p. 107, mai 1978.

<sup>37</sup> TORO, M. C. *Mexico's "War" on Drugs: Causes and Consequences*. Boulder; Colorado: Lynne Rienner Publishers, 1995; SADLER, L. R. The Historical Dynamics of Smuggling in the U.S.-Mexican Border Region, 1550-1998. Reflections on Markets, Cultures, and Bureaucracies. In: BAILEY, John; GODSON, Roy (Dir.). *Organized Crime & Democratic Governability: Mexico and the U.S. Mexican Borderlands*: University of Pittsburgh Press, 2000. p. 161-176; RESA NESTARES, C. El estado como maximizador de rentas del crimen organizado: El caso del tráfico de drogas en México, Biblioteca de Ideas del Instituto Universitario de Gobernabilidad, n. 88, 2001. Disponible en : [http://www.uam.es/personal\\_pdi/economicas/cresa/iig-88.pdf](http://www.uam.es/personal_pdi/economicas/cresa/iig-88.pdf); FLORES PÉREZ. *El Estado...* op. cit.; SNYDER; DURAN-MARTINEZ, op. cit.

<sup>38</sup> MARSHALL, J. CIA assets and the rise of the Guadalajara connection. *Crime, Law and Social Change*, v. 16, n. 1, juil., p. 85-96, 1991; ASTORGA. *The Field...* op. cit.; FLORES PÉREZ. *El Estado...* op. cit.

<sup>39</sup> La CIA, en association avec le renseignement mexicain, aurait soutenu et mis à contribution les trafiquants mexicains du groupe de Guadalajara : au moins un de leurs ranchs fut mis à disposition pour servir de camps d'entraînement à des escadrons de la mort, et leurs profits furent en partie destinés à financer la *Contra*

« *Llega la coca... / Arrive la coca...* » : ainsi s'exprime l'un de mes interlocuteurs, ancien fonctionnaire en première ligne du combat officiellement livré contre la drogue, scandant un temps fort de cette histoire contemporaine. La cocaïne était acheminée en quantités non négligeables à travers le territoire mexicain depuis longtemps mais tout change d'ordre de grandeur dans les années 1980, décennie de la démesure : le marché pour cette drogue explose, le rôle des Mexicains y devient prépondérant. Les trafiquants mexicains et colombiens adapteront les termes de leur association à cette situation nouvelle : les premiers en feront grimper le coût pour les seconds à mesure qu'enflent les profits du trafic de la cocaïne.

Ce même homme, entré à cette époque à la *Secretaría de Gobernación* (sorte de super ministère de l'Intérieur), quand le fonctionnement du trafic de drogue s'articule à l'échelon fédéral de certains ministères (dont celui-là), rejoint bientôt le service de renseignements. Il y est aux premières loges de l'entremêlement inextricable des deux champs du trafic de drogue et du pouvoir politique légal au Mexique. Il fait saillir d'autres éléments du contexte, par exemple, dès la fin de décennie 1980, une donnée qui sera longtemps passée sous silence : l'existence d'un marché de consommateurs ; le Mexique cesse alors de n'être qu'un pays producteur et de passage de la drogue.

L'entrée massive de la cocaïne sur le territoire mexicain a créé un flux de revenus illicites pour les forces de l'ordre absolument sans précédent, nourrissant la corruption comme nulle autre source et démultipliant ses effets. Parmi ces structures policières, dans un rôle organisateur de premier plan, il y a la *Dirección Federal de Seguridad* (Direction fédérale de sécurité ou *DFS*, la police politique), institution qui fait le lien entre le pouvoir politique et les trafiquants. La *DFS* forme avec la *Dirección General de Investigaciones Políticas y Sociales* (*DGIPS*) le noyau du dispositif de renseignement mexicain. Mon interlocuteur, le fonctionnaire précité, fait de l'analyse stratégique au sein de la *DGIPS* ; parmi ses supérieurs hiérarchiques se trouve alors Rafael Aguilar, un commandant et délégué régional de la *DFS*. Après le démantèlement de la *DFS*, en 1985<sup>40</sup>, Aguilar fondera et dirigera avec Rafael Muñoz Talavera l'organisation dite « Cartel de Juárez » (il sera assassiné en 1993).

Au sujet du contrôle strict exercé sur le négoce de la drogue depuis le sein de l'État, contentons-nous ici de souligner la déconnexion qui va croissant dans ces années 1980 entre

---

nicaraguayenne, dans le but de défaire le gouvernement sandiniste. Cf. CHAPARRO, Luis; ESQUIVEL, Jesús. A Camarena lo ejecutó la CIA, no Caro Quintero. *Proceso*, n° 1928, 13 octobre 2013; BOWDEN, Charles; MOLLOY, Molly. Blood on the corn. *Matter*, 17 novembre 2014. Voir aussi le témoignage d'un ancien de la CIA et d'acteurs de l'affaire dans Hernández 2010.

<sup>40</sup> Démantèlement qui fait suite à l'assassinat de l'agent de la CIA Enrique Camarena, sous la pression des États-Unis.

ce qu'on dit et ce qu'on fait : il y a rupture du lien entre les deux, et dissolution du rapport entre le discours et la pratique en période d'envol du négoce des stupéfiants. En effet, dans le champ de la politique, on observe simultanément un virulent réquisitoire contre le trafic de drogue et une hyper-instrumentalisation du même, une corruption mégalomaniaque, la démesure des opérations étatiques de protection des convois de cocaïne en provenance d'Amérique du Sud, cette drogue qui révolutionne le marché par les sommets de profits qu'elle permet à tous d'atteindre.

Plus que jamais le trafic de drogue devient alors une activité collective. Il requiert beaucoup de bonnes volontés, de compétences et de talents. Par exemple, celui de médiateur entre les mondes du crime et de la politique. Ainsi d'un entrepreneur en bâtiment et plus tard haut fonctionnaire, au patronyme connu de la haute bourgeoisie dans le Nord du pays.

L'homme organise de grandes fêtes où les convives forment un ensemble bigarré : membres de la haute société, trafiquants. Une mixité dont mes interlocuteurs familiers de cette époque se font tous l'écho, tous s'accordant par ailleurs à la caractériser par une grande impunité. La capitale de l'État de Chihuahua (dans lequel la ville de Juárez est située) est « *infestée de narcotrafiquants en ce temps-là* », dans les mots d'une interlocutrice. Cet homme est l'ami de trafiquants – originaires de Guadalupe y Calvo, dans la Sierra, ou de l'État limitrophe de Sinaloa – qui se sont établis à Chihuahua. Il a aussi l'oreille des gouvernants. Il mène une vie de bohème en apparence mais en sous-main son rôle sera des années durant celui d'intermédiaire avec le champ politique.

La création de richesse liée au boom du trafic profite surtout à une minorité – une élite de trafiquants et leurs patrons et protecteurs dans les sphères légales de l'économie et de la politique. Cependant, elle va aussi changer la donne par ricochet pour une myriade d'agents facilitateurs du narcotrafic, chacun en sa qualité. Autrement dit, le négoce des stupéfiants devient synonyme de nouvelles possibilités, d'options de travail que ceux qui les font alors leurs s'efforcent de rationaliser. Prenons le cas d'Aarón. A l'aube des années 1980, cet homme se met à ravitailler en gasoil des avionnettes remplies de cocaïne lorsqu'elles font escale dans la Sierra Madre, en provenance de Colombie.

[A]...*Alors parmi ces amis que j'ai, quand je vivais là-bas dans la Sierra une fois l'un d'eux me dit,*

–*Oye mec j'aimerais que tu me fasses ce travail,*

–*oui, quoi ?*

–*Tu vas à Chihuahua et m'achètes du gasoil [gasoavion] et ici dans la nuit descendront des avionnettes, tu vas les ravitailler en essence, [parlant tout bas] elles arriveront chargées de coca.*

*Alors moi je leur mettais l'essence et les types – je te parle d'une époque où j'avais 25 ans hein, ou 26 – les types [los batos] m'offraient un kilo de coca, ceux que j'approvisionnais en gasoil...*

*–[S] Ils s'arrêtaient là pour se ravitailler.*

*–Oui, avant de repartir jusqu'aux États-Unis... La nuit sur des terrains adjacents, je plaçais des récipients de diesel que j'allumais pour que les pilotes puissent voir la piste et une fois qu'ils étaient descendus j'éteignais...<sup>41</sup>*

L'ami d'Aarón, propriétaire de cette cocaïne qu'il achète en Colombie pour l'exporter aux États-Unis, est un entrepreneur dans le secteur de l'imprimerie au Mexique. Aarón a repéré à proximité de son village d'adoption, dans la Sierra, un patelin écarté avec une « *grande ligne droite* », piste idéale pour des avionnettes qui sur 300 mètres atterrissent et s'envolent. Pour chaque avionnette ravitaillée il est rémunéré 3 000 dollars, parfois elles arrivent par deux ou trois. Il accomplira cette tâche pendant un an, pendant lequel il est sollicité tous les 20 jours en moyenne. Le kilo de cocaïne offert il en distribue la moitié à ceux qui dans le coin lui donnent un coup de main pour réaliser le travail, le reste il le fume, l'offre à ses amis, et le vend en partie<sup>42</sup>. Lorsque j'opine que cet argent est « *facilement gagné* », Aarón nuance, subtilement: *–Oui facile, mais il aurait pas fallu qu'quelqu'un se pointe et m'demande c'que j'fabriquais là avec tant de fichus récipients allumés, comme si ç'avait été un aéroport<sup>43</sup>.*

Au moment de notre rencontre, Aarón cumule une expérience pratique et personnelle sur 35 ans de nombre de tâches indispensables au trafic de la marijuana et de la cocaïne. Reste qu'il estime n'avoir jamais pris part au trafic de stupéfiants. Ne pas faire trafic de substances prohibées comme la marijuana et la cocaïne, dans l'acception du terme d'après lui, signifie ne pas en exporter en qualité de maître d'œuvre ou ne pas avoir (personnellement) franchi la frontière avec ces substances à des fins lucratives : n'avoir jamais pris part à l'activité de contrebande.

Une propriété de cette époque est la relative stabilité sociale que vont permettre ces options de travail, parfois entre légalité et illégalité, en période de crise économique et de crise de légitimité du régime politique : à partir de 1982, le Mexique sombre dans la crise économique la plus sévère qu'ait connu le pays depuis la Révolution de 1910 ; 1985, l'année du tremblement de terre à México, marque la faillite de l'État mexicain dans ses fonctions et

<sup>41</sup> Aarón, entretien, 11 mars 2006.

<sup>42</sup> Le gramme valait alors 20 pesos. En 2006, 25 ans après, il valait, à 200 pesos, 1 000 % de plus. L'inflation était de 2500 % par rapport à 1975/1976, lorsqu'Aarón avait commencé à en consommer, à 8 pesos le gramme.

<sup>43</sup> Aarón, op. cit.

obligations sociales ; 1988 est « l'année de la fraude » au scrutin présidentiel grâce à laquelle Carlos Salinas de Gortari aurait accédé au pouvoir. Les effets combinés de ces crises seront temporisés par la diffusion de ces nouvelles possibilités d'emploi et la circulation et l'injection d'argent de la drogue dans l'économie dite légale<sup>44</sup> (parmi d'autres facteurs d'atténuation des conséquences sociales et politiques de ces crises tels qu'au premier chef, l'exil forcé aux États-Unis pour des raisons économiques). A coup de dessous-de-table et de divers moyens de paiement, le trafic de drogue contribue alors à huiler le système et donc, pendant un temps, à garantir une relative stabilité sociale.

Je fais toutefois l'hypothèse que cette stabilité aura un coût excessif : une corruption, une impunité énormes et un déni de la réalité (en termes de violence, de dangers induits par ce trafic) qui seront suivis de lendemains de « *gueule de bois morale*<sup>45</sup> » (les dizaines de milliers de morts à la fin des années 2000 en offrent une illustration).

Le contexte économique ne saurait être minoré. La cocaïne blanche et brillante est devenue abondante dans la région, et la splendeur des trafiquants – en temps de crise – éblouissante. Des bourgades et des villes excentrées, abandonnées par le gouvernement central se sont enrichies « *grâce à la drogue et aux capos* » : Ojinaga, ville frontalière à l'est de Ciudad Juárez, contrôlée par Pablo Acosta auprès duquel le trafiquant Amado Carrillo Fuentes fait ses classes dans ces années 1980, est « *inondée de dollars*<sup>46</sup> ». Si certains de leurs habitants vivent le trafic de drogue comme une imposition à l'époque, d'autres y voient une aubaine<sup>47</sup>. La bonification du niveau de vie et la multiplication des occasions de travailler

---

<sup>44</sup> Façon de parler seulement car il est impossible de distinguer une économie *légale* d'une économie *illégal*e. Les capitaux générés par le trafic de stupéfiants sont réinvestis dans toutes sortes d'entreprises sur le papier légales, investissements qui servent à les blanchir, ainsi qu'à satisfaire les besoins de consommation des acteurs du trafic. L'argent de la drogue irrigue ainsi l'économie frontalière et fait des habitants (en tant qu'agents économiques) des participants à cette activité illégale souvent à leur insu, en leur qualité de consommateurs et/ou d'employés de ces négoce.

<sup>45</sup> « *Cruda moral* » en espagnol, ou le remords d'une faute, la conscience douloureuse d'une erreur qu'on a faite. Je tiens l'expression de l'une de mes interlocutrices. Un jour elle me demanda : –*Il t'est déjà arrivé de te réveiller un matin avec une gueule de bois morale* [sous-entendu, avec un fort sentiment de culpabilité ou de honte, après une nuit de perte de contrôle] ?

<sup>46</sup> JIMENEZ, Francisco Cruz. Ejecutado Pablo Acosta en Ojinaga esperan nuevo capo. *ahora*, n. 20, 1-8 mai 1987, p. 3.

<sup>47</sup> Id. Ojinaga: cruenta lucha por monopolio del narco. *ahora*, n. 12, 6-13 mars 1987, pp. 5-6. « *A Ojinaga, nous a signalé le père Cárdenas Valdés, le narcotrafic fut accepté de manière naturelle, parce que c'est une communauté isolée et oubliée par les autorités qui a dû accepter ce qu'on lui impose, "de même qu'elle doit accepter un système politique. [...] La population n'a pas accès à un divertissement sain, non plus à la culture, pas davantage qu'à l'éducation. Les familles n'ont pas d'alternative de développement et sont dominées par ceux qui ont le pouvoir et l'argent : les narcos." Le narcotrafic, ajoute le prêtre, est accepté comme une imposition et parce que la population voit les narcos et les gens au sein des gouvernements comme également corrompus. "Difficile [avec de tels exemples] d'adopter d'autres attitudes". [...] "Les habitants d'Ojinaga l'acceptent aussi parce que s'ils le refusaient ils vivraient dans une situation de misère permanente. Il n'y aurait nulle part où travailler". L'agriculture, dit le curé, ne serait pas non plus la solution parce qu'il n'y a pas d'encouragement, pas même des prêtres. Dans cette ville où les narcos sont des Don et des messieurs qui vivent socialement au*

à la lisière du trafic dans des municipalités qui jusque-là vivaient s'observent à l'échelle de tout le Chihuahua à partir de la deuxième moitié des années 1970.

Il y a alors comme un état de grâce des trafiquants. A Camargo, au sud de l'État, leur refuge depuis l'arrivée vers 1982-83 des trafiquants *sinaloenses* Rafael Caro Quintero et Ernesto Fonseca, les commerçants se disputent cette clientèle qui commande le respect, distribuant les pourboires de 50 et 100 dollars. « Avec [les trafiquants] la prospérité est arrivée à Camargo. Chausseurs, cordonniers, tortilleros, chauffeurs de taxi, bouchers, serruriers, vendeurs de vêtements et jusqu'aux coursiers, tous eurent la possibilité de gagner de l'argent.<sup>48</sup> » Rodé, « [...] le caissier de l'agence bancaire locale ne s'est pas étonné » lorsqu'un homme à l'allure de cowboy (« *un vaquero* », probablement un trafiquant) s'est présenté pour demander le change de cinq millions de dollars en pesos<sup>49</sup>. Des scènes semblables se produisent alors à Jiménez, à Nuevo Casas Grandes, à Cuauhtémoc, à Buenaventura, à Chihuahua. A Cuauhtémoc, porte d'entrée vers des régions de culture dans la Sierra, jusqu'à 80 000 narcodollars s'échangent sur le marché noir quotidiennement à la fin des années 1980, et la valeur du mètre carré à l'achat s'est appréciée, passant de 50 000 à un million de pesos en deux ans<sup>50</sup>. L'hebdomadaire indépendant *ahora*, publié à Ciudad Juárez à la fin de la décennie, décrit cette *bonanza* et nous fournit maints indices de l'innervation de la société *chihuahuense* par l'argent de la drogue à cette époque<sup>51</sup>.

La fascination que ces nouveaux héros exercent en conséquence apparaît sans borne. A Buenaventura, le trafiquant Jesús Meléndez (« Don Chuy ») fait figure de « saint patron » aux yeux de certains de ses concitoyens. Incarcéré à partir de 1985, Caro Quintero se moque. Du fond de sa cellule, il dit être capable de payer la dette extérieure du pays grâce aux fruits de son négoce d'exportation de marijuana. Les trafiquants se croient tout permis et tout semble leur être autorisé. C'est là une autre propriété de l'époque étudiée : pour nombre de personnes, le trafic de drogue perd à cette époque son caractère stigmatisant. Les tabous qui avaient pu l'entourer, les barrières mentales tombent. Le travail de justification d'activités pour la réalisation desquelles des codes moraux sont transgressés, a trouvé ses premiers arguments sur le terrain économique. Et de la relative prospérité – rendue possible sur le

---

*grand jour, il n'y a pas de secrets. La drogue s'est convertie en négoce, familial et aussi gouvernemental* » Ibid., p. 6.

<sup>48</sup> Id. En Chihuahua, la ley del narco desplaza a Baeza. *ahora*, n. 52, p. 4.

<sup>49</sup> Ibid.

<sup>50</sup> ANDAZOLA, Juan Manuel. La narcocultura llegó a Cuauhtémoc. *ahora*, n. 126, 12-19 mai 1989, p. 10.

<sup>51</sup> Voir les numéros 70 (15-22 avril 1988), 116 (3-10 mars 1989), 118 (17-24 mars 1989).

terrain de l'économie familiale par le trafic – à la rationalisation de ce négoce illégal, il y a un pas qui sera souvent franchi dans ces années, ressort-il de la lecture des archives de l'*ahora*<sup>52</sup>.

Circa 1978, la cocaïne est introduite sur le marché local, à Ciudad Juárez, réservée à une frange de connaisseurs fortunés car avant tout destinée à l'exportation. A la fin de la décennie suivante, le transit par le Mexique du tiers de la cocaïne consommée aux États-Unis, transformant le Chihuahua en « *succursale du Cartel de Medellín*<sup>53</sup> », constitue une manne de possibilités d'enrichissement. Pour les trafiquants mais aussi tout leur entourage. Plusieurs de mes interlocuteurs décrivent des fêtes privées mémorables, organisées par des trafiquants locaux prospères, où le champagne coulait à flots et une cocaïne à haut degré de pureté était servie dans des assiettes à soupe. En effet, les trafiquants mexicains sont parmi les rares hommes et femmes à tirer leur épingle du jeu dans ces années de crises financières qui n'épargnent pas grand monde au Mexique. Sur cette toile de fond, les trafiquants – avec leur modèle de réussite individuelle assortie de redistribution sporadique mais munificente – font des émules et suscitent des vocations. Pour certains Mexicains, ils personnifient une alternative. Leur prodigalité fait rêver.

Lors de la dévaluation de 1982, le *peso* perd 80 % de sa valeur nominale et les nantis *chihuahuenses* doivent réduire leur train de vie<sup>54</sup>. Si l'économie du pays s'effondre, l'homme dont Diana tombe amoureuse, en pleine période de débâcle financière, le trafiquant de marijuana Gilberto Ontiveros ne ressentira pas la crise. Diana descend d'une famille d'hommes politiques régionaux. Elle n'est alors pas la seule à être séduite, loin s'en faut. Ainsi, la fête de *quinceañera* de la fille de Rafael Aguilar (le cofondateur dudit « Cartel de Juárez ») est-elle un grand événement mondain: dans la haute société, on s'arrache les coupons d'entrée au concert.

Diana, elle aussi, paiera le prix fort pour ses amours. Point d'acmé de la transparence, les années 1980 voient se nouer des alliances matrimoniales, des partenariats en affaires entre familles d'argent à l'origine mixte. Les années 1990 seront celles du retour à l'opacité des accointances d'une partie de l'élite au sein du crime organisé et de leurs intérêts partagés. Il deviendra mal vu de faire ouvertement affaire avec un trafiquant de drogue pour peu qu'on sache qu'il l'est, interdit de se mêler de trop près, pas de mariage, pas de vie commune. Sauf,

---

<sup>52</sup> SOSA, Olaf. Tienda de raya y moratoria. *ahora*, n. 34, 7-14 août 1987, p. 17; CASTILLO, Leticia. ¿Quién mató al capo? *ahora*, n. 118, 7-24 mars 1989. Sur l'idéalisation de trafiquants comme Caro Quintero ou Gilberto Ontiveros, voir aussi CASTILLO, Leticia. El *narco* en EU: ¿combate o manipulación?. *ahora*, n. 70, 15-22 avril 1988, p. 26.

<sup>53</sup> CALDERON, Angel Otero. El *Cartel de Medellín* en Chihuahua. La *conexión colombiana*, en evidencia. *ahora*, n. 99, 4-11 novembre 1988.

<sup>54</sup> LUSTIG, N. *Mexico: The Remaking of an Economy*. Washington D. C.: Brookings Institution, 1998. p. 25.

bien entendu, si le secret sur ces activités illicites est bien gardé. La renommée d'Ontiveros et son choix de l'épouser vaudront à Diana d'être mise au ban dans son monde, la haute société *chihuahuense*.

Claudio Lomnitz parle de « *temps en crise* » et de « *saturation du présent* », corollaires de la « *conscience historique aiguisée* » que les citoyens manifestent en temps de crise. Ainsi du Mexique des années d'hyperinflation, de dépréciation des salaires et de sécurité de l'emploi déclinante. Pour l'historien et anthropologue,

*Le spectacle d'illusions anéanties et le défi qui consiste à mettre en œuvre les facultés qu'on a face aux nouvelles difficultés produisent un sentiment de suspension dans le temps. Cette perception est évidente dans le nombre prolongé d'années où le terme de crise est invoqué pour expliquer toute habitude qui n'est pas volontairement adoptée comme un trait permanent de la personnalité ou de la vie sociale et, dans une sorte d'existentialisme situationnel – carpe diem – qui encadre l'interruption de la conduite normative<sup>55</sup>.*

L'hypothèse de déplacements normatifs amenés en partie par les ajustements imposés par les circonstances économiques, est tentante. Ainsi cette crise qui sévit tout autour de quelques poches de prospérité – le négoce de la drogue ou encore les privatisations et leurs bénéficiaires –, avec tous les chamboulements du statu quo socioéconomique qu'elle entraîne à partir des années 1980, aurait-elle servi à adoucir aux yeux des acteurs les rapprochements avec des trafiquants : eux allaient de l'avant, ils étaient des « gagnants » ; et puis la situation n'était-elle pas d'exception ?

Notons que la transparence qui caractérise au long de cette décennie les relations de séduction réciproque entre des trafiquants et des membres de la haute société, entre des trafiquants et des acteurs du monde policier et judiciaire, était en germe de longue date : à la frontière, le caractère inéluctable des activités de contrebande, l'existence d'un trafic illégal de stupéfiants depuis les années 1920 et son intrication dans des stratégies d'ascension politique constituaient des ferments de leur tolérance. Celle-ci, tue pendant longtemps, discrète, s'affiche dans les années 1980, sous un faux air de candeur. On dirait alors qu'ils ont le coup de foudre les uns pour les autres. Et que cette tolérance se répand comme une traînée de poudre à mesure que la déroute financière et économique donne du relief à la réussite, aux luxes qu'exhibent les trafiquants.

Dans la société au sens le plus large, des commerçants ou prestataires de services sont prompts à identifier dans le boom du négoce des stupéfiants un vecteur de possibilités de

---

<sup>55</sup> LOMNITZ, Claudio. Times of Crisis: Historicity, Sacrifice, and the Spectacle of Debacle in Mexico City. *Public Culture*, v. 15, n. 1, p. 134, 2003.

sortie de crise ou d'amointrissement de ses effets. D'autres réalisent simplement leur métier pour s'apercevoir ce faisant qu'ils se trouvent dans la maison d'un trafiquant, et pour peu qu'ils soient doués, les occasions de travail chez des trafiquants se multiplieront, via le bouche-à-oreille.

Tel est le cas d'un moquettiste, 25 ans à l'époque. Par le fruit du hasard, il se retrouve à travailler au service de trafiquants dans la deuxième moitié des années 1980 à Ciudad Juárez. Bon artisan, il posera de la moquette dans les cellules de trois d'entre eux, incarcérés dans la prison locale, et dans les mansions d'autres grands noms du trafic de drogue. Cette expérience de travail, significative de la circulation de l'argent de la drogue dans l'économie locale, l'amènera à s'interroger sur l'extraordinaire permissivité dont jouissent les trafiquants et à questionner ses propres choix. Mais son cas montre comment l'argent du trafic devient synonyme d'ascension et de promotion au sein de la sphère légale de l'économie, pour des entrepreneurs dont le talent n'aurait pas forcément trouvé à s'exprimer, dans le contexte économique tellement déprimé de l'époque.

Dans ces années 1980, le trafic de drogue étend ainsi son champ relationnel, aidé par des profits croissants circulant dans l'économie régionale, sur le terreau favorable à l'enchevêtrement des activités légales et extralégales de génération de revenus qu'est la frontière. Dans le milieu d'interconnaissance de Diana, l'élite politico-économique régionale, la tolérance s'est alors muée en passion déclarée. Mais ceci s'observe également un ou plusieurs crans en dessous, au sein des classes moyenne et moyenne supérieure, dans cette société frontalière très claniste.

À Ciudad Juárez dès la deuxième moitié des années 1970, beaucoup de fils de famille – fils d'avocats, fils d'entrepreneurs, jeunes gens ayant grandi dans le quartier privilégié du Campestre – se sont improvisés trafiquants de marijuana en dehors des structures organisées du trafic, sans que cette participation ait à voir avec un quelconque besoin d'argent. Là n'est pas leur motivation en partie dérivée de leur propre consommation de marijuana. Certains d'entre eux rapportent par exemple de Oaxaca ou du Michoacán assez de kilos pour leur consommation personnelle et celle de leurs amis, et parfois ils se font plus ambitieux et se mettent à passer la drogue<sup>56</sup>.

---

<sup>56</sup> Dans les années 1990, la dynamique fut différente à Tijuana où les *narcojuniors*, enfants de la classe moyenne supérieure qui avaient noué une amitié, à l'adolescence, avec les fils Arellano Félix, furent étroitement liés à eux, dans un rapport de subordination, et devinrent sicaires au service de leur organisation dite « Cartel de Tijuana ». Par contraste, les *narcojuniors* de Ciudad Juárez ne furent pas particulièrement violents. Dans la période récente, le terme *narcojunior* revêt un sens distinct : c'est un héritier, le descendant d'une grande lignée de trafiquants qui a fréquenté les meilleurs établissements scolaires et parfois universitaires et est lui-même trafiquant de la deuxième ou troisième génération.

D'aucuns se laisseront happer, embringuer plus durablement, à l'heure où l'emploi s'est densifié dans le secteur tertiaire de l'activité narcotrafic. Loin du noyau des cultivateurs de terres productrices d'héroïne et de marijuana, ou des « mules » qui se chargent de passer la frontière avec des stupéfiants, il faut des hommes pour accomplir des tâches relevant du recrutement des personnes, des liaisons avec les détenteurs de l'autorité légale, de la surveillance des communications entre membres des forces de l'ordre, du blanchiment des profits, etc. Nombreuses sont les personnes qui n'y voient rien de répréhensible ou de risqué à l'époque.

Et d'autres ne traverseront la frontière avec une cargaison qu'une ou deux fois. Ainsi de cette jeune femme, alors 20 ans et quelque. Elle passe de la marijuana en contrebande dans ces années 1980. Pour elle, élevée dans un foyer de la classe moyenne supérieure, dotée enfant d'un capital culturel très élevé, profession libérale aujourd'hui, pas de réel besoin d'argent alors, il y a dans cet acte transgressif quelque chose qui s'apparente au jeu : « *ce choc au cœur, l'adrénaline lâchée d'un coup, une vague électrique qui vient buter au bout des doigts et paralyse la gorge* » (définition de l'adrénaline par le Petit Robert, empruntée à Marie Darrieussecq).

### **Vers l'autonomie des trafiquants**

A la lumière des témoignages recueillis, la décennie 1980 apparaît ainsi comme celle de la légitimation sociale du narcotrafic. Via toutes ces participations, indirectes ou directes, via aussi les *narcocorridos*<sup>57</sup> interdits et pourtant diffusés à la radio, ou les *narcopelículas*, un genre de *Blaxploitation movies* glorifiant des conduites stéréotypées de « *narcos* », les vilains et héros de ces films d'action qui sortent en nombre dans ces années<sup>58</sup>. Une légitimation alors apparente en creux, « *dans l'omission d'action à l'encontre du narcotrafic : il n'y avait pas de rejet, nous vivions tous ensemble, nous vivions avec eux, il y avait beaucoup de*

---

<sup>57</sup> Ballades inspirées de faits réels, sur un air de polka ou de valse rythmé par l'accordéon, accompagné d'une guitare à 12 cordes (ou *bajo sexto*), qui louent les méfaits des trafiquants et l'humiliation qu'ils infligent aux représentants de l'ordre (voir par exemple Tinajero Medina et Hernández Iznaga 2005).

<sup>58</sup> Voir IGLESIAS, Norma. *Entre yerba, polvo y plomo: Lo fronterizo visto por el cine mexicano*. Tijuana: El Colegio de la Frontera Norte, 1991, v. 1, p. 47-48. Cette étude répertorie au moins 41 longs métrages mexicains portant sur la frontière du pays avec les États-Unis qui ont pour thème central le trafic de drogue, entre 1979 et 1989. Au cours de cette décennie, le genre commercial des *narcopelículas* devient très populaire et le narcotrafic supplante (en nombre de films réalisés) tous les autres thèmes (immigration, chicanos, comédies, etc.) dans les films ayant pour arrière-plan la frontière (en tout 147). Pour comparaison, six films sur le trafic de drogue sortent sur grand écran en 1970-78 et aucun dans la période 1938-1969.

*blanchiment d'argent et personne ne disait rien. Il n'y avait pas de position critique, de personne. Ni du gouvernement, ni de la société*<sup>59</sup> ».

La dynamique sociohistorique que j'ai décrite à grands traits, créée dans le sillage de l'essor de l'économie de la drogue, transformera des histoires personnelles et à travers elles la région. Et à leur tour, ces transformations sociales induites par la multiplication des participations au négoce de la drogue, entraîneront aussi dans le champ du trafic de drogue. Elles auront des répercussions sur l'évolution et la nature des liens étroits qui l'unissent au champ politique dans le Chihuahua depuis les années 1930, période de consolidation de l'État mexicain postrévolutionnaire, quand ces deux champs se sont structurés conjointement, le premier en position subordonnée au pouvoir<sup>60</sup>.

En effet, la diffusion verticale et horizontale des occasions de prendre part à cette activité illicite dans les années 1980, qui a donc joué son rôle dans la légitimation sociale des trafiquants de drogue, va de même contribuer à leur émancipation progressive. La réorientation du rapport de domination entre les champs du trafic de drogue et de la politique, au profit de trafiquants de plus en plus autonomes, est bel et bien en jeu dans ces années-tournant.

Des chercheurs comme Astorga et Flores Pérez se sont intéressés à ce mouvement vers l'autonomie des trafiquants. Car comment expliquer l'effritement de la capacité de contrôle central ? A cette question, Astorga a apporté une réponse institutionnelle : la déstructuration d'entités médiatrices qui avaient verrouillé ce contrôle comme la *Dirección Federal de Seguridad*, qui disparaît en 1985, et le *Partido Revolucionario Institucional*, contesté et supplanté dès cette décennie des années 1980 dans plusieurs États du nord, Baja California en tête, suivi de Chihuahua où le *Partido Acción Nacional* remporte des élections municipales, notamment à Ciudad Juárez. Flores Pérez voit dans l'évolution du régime politique vers la démocratisation et l'alternance « *le facteur fondamental*<sup>61</sup> ». La « dérégulation » du trafic de drogue résulterait ainsi de facteurs institutionnels et politiques.

Ces facteurs, s'ils nous aident à comprendre et expliquent en partie la réorientation du rapport de force entre les deux champs sociaux du trafic des stupéfiants et du pouvoir politique, me semblent toutefois masquer autre chose. Ils font écran à cette dynamique sociale précitée et aux bouleversements normatifs, sous l'action corruptrice de l'argent de la drogue.

<sup>59</sup> Leticia Castillo, à l'époque journaliste pour l'hebdomadaire *ahora*, entretien, 15 octobre 2013, Ciudad Juárez.

<sup>60</sup> ASTORGA, *Organized...* op.cit.; Id. *The Field...* op. cit.

<sup>61</sup> FLORES PÉREZ. *El Estado...* op. cit., p. 136.

Les témoignages des acteurs nous mettent sur cette autre piste, celle des facteurs sociaux qui ont joué dans l'émancipation des trafiquants par rapport au contrôle politique.

L'affaiblissement de la capacité de contrôler les organisations criminelles dépend tout autant d'évolutions sociales en lien avec l'essor phénoménal du trafic de drogue et sa faculté de corruption. Son importance économique accrue à partir des années 1970 a en effet eu des effets sociaux considérables : des personnes y sont intéressées, plus ou moins directement, en nombre grandissant, dans et hors l'État. Et le contrôle longtemps quasi-absolu exercé depuis le sein de l'État sur les trafiquants de drogue se complexifie naturellement au fur et à mesure de la diversification des formes de participation et de l'extension des réseaux de coopération.

Du côté des attitudes sociales, on l'a vu, l'acceptation du trafic de drogue a augmenté dans la région frontalière ; du côté de son organisation sociale, il sollicite un nombre de participants croissant et étend son « *champ magnétique* » dans les années 1980. Les frontières se brouillent alors entre ce qui est illégal et légitime de faire. Une flexibilité éthique, un relâchement des normes sociales sont observables, à l'échelle des rapports et des accords liant ceux qui sont pris dans le champ relationnel du trafic de drogue. Des interdits sautent, et ce que l'on aurait cru ne pas pouvoir faire devient possible, et comme collectivement autorisé. Ce basculement dans les perceptions du négoce de la drogue, sa dé-stigmatisation, l'acceptation relative dont il fait alors l'objet, sont notables. Ce moment d'aveuglement général et communicatif est difficilement compréhensible autrement qu'en termes de décrochage avec la réalité. La tolérance à l'égard du trafic n'est alors pas toujours – loin s'en faut – irréfléchie par les acteurs. Mais déni de la réalité de ce que trafiquer des drogues implique, en termes de violence, pour les participants et les frontaliers en général, et de là en termes de choix de société, déni observé de haut en bas de l'échelle sociale, notamment à partir du milieu des années 1980, il y a. Les trajectoires individuelles évoquées en portent trace.

Au même moment, le discrédit qui entame l'autorité d'acteurs politiques et policiers se disputant leur part du gâteau, avant le bien-être du plus grand nombre, contrecarre l'efficacité du contrôle qu'ils peuvent exercer sur les acteurs sociaux en général et les trafiquants en particulier<sup>62</sup>. Le relâchement normatif sera également manifeste dans les modalités du contrôle des trafiquants au ras du sol. Celui-ci s'effrite, torpillé par les agents mêmes qui le

---

<sup>62</sup> L'efficacité du pouvoir de contrôle est conditionnée à la légitimité de celui qui l'exerce. « *Le monopole de la violence requiert, d'une part, une puissance factuelle efficace qui permette de garantir effectivement la possibilité d'exercer la coercition sur tout le territoire à l'encontre de quelque facteur antagonique. Mais le contrôle de tous les agents sociaux requiert inexorablement que celui qui commande et la manière qu'il a de le faire jouissent de légitimité. C'est seulement ainsi qu'il est possible de traduire le pouvoir de fait en une domination de droit* » (FLORES PÉREZ. *El Estado...* op. cit., p 201).

mettent en œuvre, si avides que les règles antérieures, au premier chef le respect de la parole donnée, sur laquelle se fondaient les accords, se délitent. Institutions politiques et organes policiers rivalisent : c'est à qui protégera tel groupe de trafiquants, pour s'enrichir. Félonies, trahisons : la tendance à se dédire des engagements pris croît donc aussi dans ces années 1980. Les trafiquants commencent à se rebiffer quand leurs protecteurs ne respectent plus les accords. De ce point de vue, la perte de la capacité de contrôle politique est indissociable des débordements notés au sein d'institutions étatiques censées combattre le trafic de drogue mais consumées par la convoitise, la rapacité que suscite son négoce dans certains quartiers. Ce relâchement normatif n'est alors, on l'a dit, pas circonscrit aux seuls mondes des représentants de la loi et du peuple, il est dans ces années 1980 collectif, et il bouscule la dynamique des forces en présence et a donc des répercussions sur les règles du jeu<sup>63</sup>.

La considération autrefois respectueuse des trafiquants envers l'autorité des gouvernants s'est réduite comme peau de chagrin, en proportion inverse de la gourmandise des élus et des fonctionnaires. L'aura de légitimité sociale des trafiquants a quant à elle cru en rapport avec la crise de légitimité du régime de parti-État, et les difficultés économiques. Cette évolution aboutira au désordre dans le champ du trafic de drogue, progressivement au fil des années 1990 et de manière exacerbée dans les années 2000. Les politiques garderont un ascendant sur les trafiquants qui néanmoins s'imposeront aux policiers, deviendront plus exigeants envers les politiques, se serviront de ces derniers, dans une dynamique d'instrumentalisation réciproque.

## Conclusion

« *[L]es chaînes se brisent* » au cours des années 1980, me dit l'ancien fonctionnaire du renseignement. Le trafic de drogue « *commence à avoir des conséquences non seulement économiques, politiques, mais sociales. Il explose* ». Dans ces années, une recomposition des normes à l'image de la sympathie d'une partie de l'élite politique-économique pour les trafiquants, est perceptible. Sans vouloir suggérer un effet d'entraînement, l'acquiescement en haut lieu participa à la diffusion tous azimuts de l'acceptation sociale du trafic de drogue comme activité et moteur de l'économie. Que des personnes d'un niveau social ou dotés d'un degré de pouvoir élevés aient été captivées, voire impliquées dans la gestion politique de cette

---

<sup>63</sup> Un jeu où singulièrement il semblera ne plus y avoir de règles, les anciennes n'étant plus observées, jetées tel le bébé avec l'eau du bain, remplacées par le désordre ; bientôt par exemple, dans un règlement de compte, on tuerait un proche, ici l'épouse, et plus tard (dans les années 2000) on tuerait l'enfant.

activité criminelle, ou bien y aient pris part à une échelle intermédiaire ou inférieure, contribua à la normaliser, à la justifier, à l'heure où la violence touchait encore surtout les participants directs, dans des limites alors jugées socialement acceptables. Si des gens de la haute société, si des fonctionnaires publics n'y trouvaient rien à redire...

Dans les années 1980 opère à plein la séduction des trafiquants. Ce sont les années de l'interpénétration, tous milieux socioéconomiques confondus, dans une transparence qui m'a fait parler du temps de l'innocence. Ces liens ne sont dès lors plus seulement institutionnels, ils se doublent de relations d'affaires, d'amitié, d'amour. Et en réponse à une demande de stupéfiants qui ne fléchit pas, ils feront du narcotraffic plus que jamais à partir de ces années une activité collective. Les trafiquants s'autonomisent progressivement aussi car ils parviennent à retourner en leur faveur la désaffection croissante d'une partie de la société à l'égard du régime, à se construire une légitimité inversement proportionnelle à celle des représentants de l'État dont la faiblesse fait leur force, eux apparemment si généreux, eux qui fournissent des moyens de subsistance à la population qui peine à en trouver sur le marché légal du travail. Face à la corruption dans les plus hautes sphères, les trafiquants réussissent dans ces années à « passer » pour des parangons de vertu...